

1. Le désir, tendance de l'être à persévérer dans l'être

Au commencement, n'était pas le verbe...

Tu ris, tu dances, tu veux, tu pleures... C'est !

Tu es le désir en mouvement, la pensée en action, la volonté en marche de poursuivre l'étoile.

Tu n'as pas deux ans et pour toi, « c'est encore ça ». Mais ton bagage grossissant de mots te construit être de langage en même temps qu'il rend ton désir indicible. A mesure de leur formation, les mots pour le dire t'échappent. Bientôt, ce n'est déjà plus ça... Ce ne sera plus jamais ça.

Tu entames le travail jamais achevé de poursuivre l'objet qui comblera le manque mais il n'est pas d'objet.

Si je souffre avec toi, je ne suis pas inquiète. Ni Lacan, qui rassure : c'est par manque d'être que l'être existe.

Le petit être que tu es comprend le vide, le manque, l'incomplétude. Tu vivras à jamais sous le signe de l'inachevé et dans la faille du manque, le désir viendra se glisser, la creusant plus profonde... Parce qu'il est sans limites, le désir exige le tribut du manque.

Le manque, faille du désir, reviendra comme thème récurrent sur ton parcours initiatique. Ton désir vivra de ne pouvoir atteindre son objet et connaîtra sa mort d'être réalisé.

Ah ! La concupiscence de la chose absente, avoue Saint Augustin dans ses « Confessions ».

On part à la conquête de l'impossible, de l'inaccessible étoile. « On ne désire que d'être privé d'astre. Et pour combler ce manque, on cherche à décrocher la lune ¹ »

De n'y atteindre pas, on s'évertue à cristalliser autour des objets du désir pour en faire des étoiles.

DESIR... Mot aux ailes de feu dont le I résonne, selon Rimbaud, dans les tonalités du rouge...

DESIR... Dard à la pointe de feu, planté au cœur de l'être pour le fonder.

Le désir mène la danse et il échoue pourtant – d'être inaccessible – ou d'être atteint.

¹ Pierre Rey : « Le Désir »

Penchée sur ton atlas, tu parcoures les planches consacrées à l'Asie. Ton regard de treize ans creuse le cours de ton désir dans les glaciers du toit du monde. Puis, du silence sage du Tibet redescend vers Rangoon se perdre dans la moiteur mystérieuse des forêts birmanes. Tu pourrais reproduire la page de mémoire, tant la force de ton désir y a imprimé le tracé des rivières, le nom des lieux, les plissements du terrain.

Atteindre le Tibet, en suivre les chemins, écouter la prière des moines, gagner la Birmanie et les temples engloutis dans la densité verte ! Connaître toujours plus et plus loin ! Grandir, persévérer dans l'être !

Il n'est qu'une clé pour accéder au savoir, c'est le désir. Rappelle-toi la petite Plectrude du « Robert des Noms propres ² » pressée de vaincre la lecture, tant son désir est grand d'accéder au beau livre des contes.

Désir et connaissance sont liés. Eve, la première, goûta au fruit de son arbre, nous fermant à jamais le vert paradis de l'innocence mais nous ouvrant les portes de la liberté.

Quels fruits cueilleras-tu au jardin des délices, Tess ? Quelles saveurs vénéneuses, quelles folles caresses ruisse-lées à ta peau, quels parfums enivrants te feront-ils suspendre toujours plus haut l'étoile et fuir l'Eden originel ?

« Les sources seront où les feront couler tes désirs ». Et c'est auprès de la fontaine que tu mourras de soif. De l'ordre de l'infini, le désir ne te laissera ni trêve, ni repos ; il brûlera en toi, tel un noyau en perpétuelle fusion, consumera les frontières de ton être, éloignera ses horizons, jusqu'à faire de ta vie le long chemin initiatique d'une existence d'art.

² Amélie Nothomb : Le Robert des Noms propres »

Gide a choisi : « Une existence pathétique plutôt que la tranquillité !... Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur... Je ne souhaite pas d'autre repos que celui du sommeil de la mort. J'ai peur que tout désir, toute énergie que je n'aurais pas satisfait durant ma vie, pour leur survie, ne me tourmentent. J'espère, après avoir exprimé sur cette terre tout ce qui attendait en moi, satisfait, mourir complètement désespéré³ ».

Gide refuse de reculer à l'infini les frontières de l'espérance. Il opte pour un déploiement efficace du désir : « Il y a profit aux désirs et au rassasiement des désirs, parce qu'ils en sont augmentés, car je te le dis, en vérité, chaque désir m'a plus enrichi que la possession toujours plus fausse de l'objet de mon désir⁴ ».

Mais tout désir ne peut accéder à ce déploiement, Tess. Encore faut-il atteindre la vérité de son désir... Et y mettre le prix.

Jude Fawley, Jude l'Obscur, le héros du roman de Thomas Hardy, brûle du désir de connaître. Christminster, la ville de lumière, la ville de la connaissance, lui apparaît comme une Jérusalem céleste. La grammaire latine, adressée par monsieur Philoston, l'ancien maître d'école émigré vers la ville afin d'y obtenir un grade universitaire, a éveillé chez Jude une soif de connaissance que toute page lue décuple. Toute chose apprise creuse davantage son désir de connaître, fait de lui le désir vivant de connaître.

Il ira à Christminster, la ville du savoir. Le désir de connaître est pour Jude une nécessité, l'essence même de sa liberté. D'emblée, l'université lui apparaît comme l'objet de son désir et la voie de son destin.

Christminster est pour Jude le lieu des plaisirs nécessaires, selon Platon : ceux qui nous font gagner, ceux,

³ Gide : Ibid

⁴ Gide : Ibid

incontournables, dont la réalisation nous est utile, ceux, opposés aux désirs de l'homme tyrannique, dépossédé de sa raison et qui auront pour Jude les traits d'Arabella et du malheur.

Chez Jude, le désir de connaître est l'essence même de l'être et il en a conscience. Mais parce que l'état d'un même homme est variable et ses appétits souvent opposés les uns aux autres, il lui arrive d'être entraîné vers des voies différentes. Il ne sait plus où se tourner, dit Spinoza.

Au détour d'un chemin de campagne, par un beau jour d'été, Jude rencontre Arabella et se laisse distraire de son désir essentiel.

Il épousera cette jeune fille, qu'il a suivie jusque dans les foins et prétend être enceinte de ses œuvres et il renoncera pour un temps à ses chères études.

Il épousera Arabella de par sa volonté mais sans désir, sans cette inclination qu'il éprouvait pour la ville lumière. La volonté peut exister sans le désir, écrit Spinoza mais non le désir sans la volonté, qui doit l'avoir précédé. Par volonté, Spinoza entend seulement l'œuvre de l'esprit par laquelle nous affirmons ou nions quelque chose d'une chose sans égard au bien ou au mal.

Quant au désir – ou inclination à poursuivre une chose – il vient en nous après en avoir jugé cette chose bonne.

Le désir est un appétit dont on a conscience ; il en appelle à l'attention, à la vigilance, la volonté, la persévérance. Il fait élaborer un trajet pour atteindre le but, se frayer un chemin. Il est alors geste de liberté.

Aristote fait la distinction entre la voluntas, inclination à tendre à ce qui est bon et la voluptas, inclination à tendre à ce qui est mauvais.

Christminster, la ville des livres et de la connaissance, avait pour Jude l'apparence du bien. L'action vertueuse, celle qui eût augmenté sa puissance, était de gagner la

ville lumière et d'y étudier... Car la vertu consiste à s'aimer soi-même.

Le geste de liberté de Jude fut brisé par la voluptas. Jude souffrira car liberté et désir sont liés sans l'économie du passage par l'affect. « Entre la faculté de connaître et celle de désirer, est compris le sentiment de plaisir et de peine, dit Kant. Puisque le plaisir et la peine sont nécessairement liés à la faculté de désirer, elle effectue un passage de la pure faculté de connaître c'est-à-dire des concepts de la nature, au domaine du concept de la liberté ».

Tu t'aimeras si tu grandis, si tu te hisses vers les sommets.

Tu t'aimeras, si telle en toi-même enfin ton désir te change, Tess.

Mais la difficulté d'élire le sommet à atteindre, la force à prendre, les chemins à tailler...

Et ne peut-on aimer les passages vers rien, les avenues bouchées, les circuits hors de sens, les sentiers clos, les enlisages, la défaillance d'Athalie ?

Et ne peut-on pleurer devant les fausses portes ?

Et ne peut-on considérer Sysiphe heureux ?

De quoi ton désir sera-t-il nourri, Tess ?

De quel manque cherchera-t-il à combler le vide, sans y parvenir ?

Quel objet du désir investiras-tu sans le savoir d'une augmentation possible de ta puissance et de ta joie ?

Cèderas-tu, de guerre lasse, à la tyrannie de la volupté menteuse, le temps d'une pause d'amer repos ?

T'inscriras-tu en faux dans le désir de l'autre par lâcheté ou par vanité, usant du faux amour comme d'un onguent à ta brûlure ou d'un miroir flatteur à ta pauvre histoire ?

T'arrivera-t-il de tomber dans la servitude de tourner à tous vents, aimant ce que tu as haï et haïssant ce que tu as aimé ?

« Le désir fait tourner le monde, vibrer le temps et chanter les possibles. Le désir surgit, source, feu, vent, hors du silence confus, lancinant du manque, arrachant ainsi l'individu à son enfermement, à son engourdissement, pour le jeter dans la tension de l'attente, de la quête, pour le mettre en mouvement, en route vers ailleurs⁵ ».

Jean d'Ormesson écrit : « C'est le désir qui fait l'histoire. Séduction, ambition, sainteté, désespoir... il prend tous les visages. Il ne cesse jamais de se contredire. Il mène à tout et même à rien. C'est la seule racine commune à ces actions des hommes qui partent dans tous les sens. Ils font la guerre : c'est le désir. Ils dorment : le désir. Ils ne font rien du tout : le désir. Ils chantent : le désir, toujours le désir⁶ ».

C'est le désir qui, dans sa quête, marquera les étapes de ton destin : désir de connaissance, désir du désir de l'autre, désir d'absolu... C'est le désir, sur le chemin initiatique d'une existence d'art qui sera « le sésame qui brasse le réel et l'imaginaire, le présent et l'a-venir, le déjà-là et l'inadvenu, le visible et l'invisible⁷ ».

Le pas effectué dévoilera pour toi la longueur du voyage. Jetée dans la toujours nouvelle aventure d'être, tu oeuvreras au faire advenir de ton accomplissement.

⁵ « L'Envie et le Désir. Les Faux Frères »

⁶ Jean d'Ormesson : « Voyez comme on danse »

⁷ « L'Envie et le Désir. Les Faux Frères »

2. Le désir du désir ou l'émergence de la conscience

Pour toi, « ce n'est plus ça ». Ce ne sera plus jamais « ça ». Ce n'est plus simple, forcément. Tu as perdu le désir des choses qui, dans le temps sans souci, précédait le désir des choses, succédait au désir des choses. Tu t'es désengluée de la chape de désir chosiste, portant sur les objets du monde. Tu as quitté le besoin pour le désir. Et avec le désir, l'inquiétude est venue t'habiter. Ton désir te révèle à toi-même la présence d'un vide, d'un manque, la présence de l'absence d'une réalité et en même temps, la projection de ce qui n'est pas encore.

Dis-moi ce que tu désires, Tess et je te dirai qui tu es !
Dis-moi cette inquiétude qui te pousse à l'action.

Tu as goûté à la rupture avec l'immédiat. Ton désir implique désormais autrui dans sa structure. C'est arrivé comme ça. Déjà, dans le miroir de tes premiers mois, tu avais entamé le processus d'identification permettant l'introjection du toi en moi. Car c'est en tant qu'autre, à travers l'œil de l'autre que l'on commence de s'éprouver. Tu as poursuivi cette médiation avec le langage... Le mot n'est-il pas le meurtre de la chose ?

A mesure de ta rupture avec l'en-soi, tu as construit ton humanité. Tu vis maintenant dans la tonalité de l'humain, celle du souci. Ton « être-pour-la-mort⁸ » fait que le souci t'habite. L'objectivité du monde s'est révélée à toi et te pèse. Tu ne peux plus te contenter d'exister comme une

⁸ Heidegger : « Zein und Zeit »

chose. L'angoisse, l'ennui et la paresse te tirent par la manche et viennent te rappeler l'indétermination de ton existence.

Tu es de trop dans l'existence. D'où la nausée à tes entrailles, indice de ton humanité. Tu as à devenir sujet. Et c'est à travers l'autre que tu te saisisiras comme telle. L'aliénation à l'autre est originaire : c'est le désir qui la suppose.

« Ah ! Comme elle me fait bien souffrir ! » chante le mal-aimé.

Ainsi, tu te bats pour qui te fait trembler, pour qui te mets en demeure de gagner.

Ainsi, tu te bats pour exister...

C'est face à d'autres consciences qu'une conscience devient humaine, dit Sartre. Et seulement ainsi. C'est la chute sous le regard de l'autre qui fait qu'on se découvre et découvre l'autre. A travers l'objectivation de soi-même. Dans l'humiliation ou la joie.

Toute conscience poursuit la mort de l'autre. On a le sens de l'homme en même temps que celui de sa perte.

Tu ne pourras reconnaître ton désir qu'en tant qu'objet du désir de l'autre et ton désir, pour qu'il soit humanisant, portera sur un autre désir, un vide avide, sur le non-être. Ton désir est absence d'être, pour te libérer de l'être.

« Les objets du désir sont puisés par nous dans la sphère des signes, écrit Pierre Rey. C'est à peu près tout ce qu'on désire. Et, corollaire, à peu près tout ce qu'on en obtient. Parce que c'est tout ce qui compte⁹ ».

L'autre sera pour toi le miroir dans lequel tu te saisisiras comme sujet. Et la nécessité sera la répétition obligée de la séduction... Pour te faire reconnaître comme objet fascinant.

⁹ Pierre Rey : « Le Désir »